

## Le petit voyage

Suzanne Robert

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Robert, S. (1998). Le petit voyage. *Liberté*, 40(4), 60–77.

SUZANNE ROBERT

## LE PETIT VOYAGE

*En hommage à Anna Akhmatova*

C'était en juillet de l'année 1946, dans Lanaudière. Nous allions de la ferme de la grand-mère paternelle, à Pointe à Neuf-Pas, jusque chez nous, au Lac du Chicot.

La plaine s'étendait à perte de vue, plateau d'or couissant sous un drap de ciel tendu et bleu. Mon père, qui semblait d'une humeur inhabituelle, conciliante, avait ouvert tout grand la fenêtre de sa portière, par où entraient en flots généreux des parfums de terre montant des champs de tabac et des pâturages saturés de végétaux gras, gorgés de sève. Mon jeune frère Joseph plissait les yeux par intervalles tout en ouvrant largement ses narines frêles pour aspirer la capiteuse montée des odeurs dans la voiture noire et balourde comme un coléoptère géant. Un homme passa près de nous à bicyclette; il portait un grand chapeau sombre comme ceux des drapiers hollandais dans les toiles de Rembrandt; son chien courait derrière lui.

— J'aimerais bien que nous ayons un chien, dit tout à coup Joseph à brûle-pourpoint.

Nous connaissions tous l'opinion de notre père à ce sujet, et Joseph, plus qu'aucun des membres de la famille, aurait dû se rappeler la virulence de la réaction que déclenchait chez cet homme autoritaire la moindre

allusion à l'idée de faire entrer un animal dans notre présumée intimité. Je ne compris pas l'audace (ou l'inconscience?) de Joseph. Je lui lançai un regard réprobateur sans équivoque; mais au lieu de se taire ou de diriger la conversation vers un sujet moins provocateur, il ajouta, livré à des rêves de tendresses animales qui le rendaient imprudent :

— ... ou un chat.

Je baissai les yeux, me bouchai les oreilles et attendis l'explosion. Elle ne vint pas. Non seulement notre père resta-t-il muet, mais je vis que son visage était tout à fait détendu, dans la mesure du moins où son masque pouvait se déraïdir. Il semblait poursuivre en lui-même des réflexions réjouissantes, scènes de conquêtes féminines sans doute — c'était bien là la seule chose qui pût assouplir ses traits et le faire sourire. Notre mère ne disait rien non plus; je voyais son profil tourné vers le paysage lointain déroulé dans la fenêtre de la voiture, son profil dur et pâle, contraint. Elle non plus n'avait pas entendu les souhaits de Joseph. J'essayai de deviner vers quoi elle pouvait bien concentrer son attention. Après tout, malgré son intransigeance et ses jugements à l'emporte-pièce, c'était peut-être au fond un être rêveur, une femme aux lyrismes tranquilles, éprise d'harmonie, ou bien alors traversée par des images troubles. J'aimais à imaginer que des chimères totalement étrangères à son quotidien s'immiscaient malgré tout entre les chapitres pétrifiés de sa vie conjugale, telles des herbes sauvages, vivaces et adaptées aux sécheresses, à l'exigüité, au manque de lumière et à la minceur des sols. Souvent je croyais pressentir la présence de ces esprits chimériques (bien que ne décelant jamais leur nature exacte) dans son regard doré qui brillait alors, comme posé sur une flamme, captivé par son éclat hypnotique.

Joseph s'était endormi, son petit visage trouble et pâle tourné vers moi, la douce joue à la pommette délicate

appuyée contre le velours râpeux de la banquette, la peau légèrement bleutée. Je le regardai longuement s'accrocher au sommeil, bouée de sauvetage du petit dormeur, lueur dans la nuit de sa courte existence mélancolique.

Il m'apparaissait à cet instant précis comme une involontaire excroissance de nos parents, un résultat de leur volonté de perpétuer le même, un motif créé par eux dans l'espoir qu'il deviendrait leur sosie, ignorant qu'il se détachait chaque jour davantage de leurs manigances de géniteurs humains pour bientôt s'en défaire tout à fait. Ce qui ne fut d'abord entre Joseph et eux qu'une tranchée de protection contre leur pouvoir devint une entaille vive dans la chair des générations, une faille profonde garante de son isolement, de son inappartenance. Ce détachement exigeait de Joseph tant d'efforts pour s'accomplir à l'insu des propriétaires de sa vie, le mortifiait par tant d'angoisse, d'usure, de fatigue, que sa croissance physique en était ralentie. Chétif, nerveux, les yeux cernés d'anneaux jaunâtres, il dépérissait sans que personne semblât s'en rendre compte. La lutte intime et cachée des enfants pour leur survie épuise leurs capacités de révolte flagrante; combattant jour après jour dans le silence sidéral de leur solitude la toute-puissance de ceux qui les ont conçus, ils meurent souvent au monde à l'insu de tous. Quiconque ne se souvient pas que l'enfance et l'adolescence sont les grands âges cosmiques du doute et de la mort n'a, de ces époques de sa vie, rien retenu d'essentiel. J'avais si peur que Joseph ne meure. Je regardais sa peau trop fine, ses lèvres fiévreuses dessinant deux lignes de craie violacées, ses veines trop bleues à la tempe, pareilles aux cours ralentis de grands fleuves malades palpitant faiblement sur une carte géographique friable, déjà vieille. Sa santé m'inquiétait. Et pendant que je scrutais son visage, j'eus la nette impression que quelque chose n'allait pas. Je crus que son cœur allait cesser de battre. Alors, affolée, je me suis mise à le secouer violemment :

— Joseph! Joseph! Allons!

Et je le secouais, le secouais si brutalement, si désespérément que je ne l'entendis même pas crier. Ce ne sont pas ses cris qui me firent revenir à moi, mais bien la voix cinglante, tranchante de notre père.

— Ça suffit, Desneiges! Assez!

Il avait immobilisé la voiture dans un rideau d'ombre où l'air tout à coup parut glacial.

— Comment, marmonna-t-il entre ses lèvres à l'intention de notre mère, comment as-tu donc élevé tes enfants?

Lentement, par un enchaînement méthodique de mouvements détaillés, notre père se tourna vers moi, moi qui aurais voulu arrêter le temps, moi qui tremblais, morte de peur, suffoquant de chagrin. L'éclat métallique de son regard prit peu à peu la forme d'une lame fine, plaquée de givre bleu et sèche comme une peau fossilisée; juste au moment où il allait poser sur moi ce regard épouvantable, je fermai les yeux pour ne pas être atteinte, pour ne pas disparaître dans les ténèbres comme Eurydice.

Alors, à travers mes paupières closes, sur le capot luisant de la voiture noire, quelque chose apparut, glissant et rampant, agile et rapide, quelque chose comme une bête. Ou était-ce plutôt une branche, une liane? Ou la racine gavée de boue et d'humus d'un grand tremble mouvant, se déplaçant soudain à vitesse humaine? Toujours est-il que cette chose, qui avait le pouvoir de traverser le verre sans qu'il se craquelle, transperça le pare-brise et vint se coller autour du cou de notre père aux yeux terrifiants. Le regard de ce dernier aussitôt se réchauffa, perdit sa cruauté hautaine et se tourna vers l'intérieur de lui-même, plein d'inquiétude et de commisération: voilà que notre père avait subitement peur et s'apitoyait sur sa propre existence, seule capable de l'émouvoir. La liane enserrait son cou, vibrait au rythme de ses jugulaires, pressait parfois par petites contractions imperceptibles,

précises, émissions de dragons invisibles et de vrilles acérées, resserrements brefs, puis de plus en plus prononcés, progressions géométriques des enflures de l'étreinte. J'assistais à la lente strangulation de l'édifice paternel, scientifiquement menée par une nature experte dans les activités exercées à des échelles de mesures infinitésimales. L'assassin ne pouvait être que végétal, habitué à se nourrir parcimonieusement selon des dosages subtils d'acide et de calcaire, de glaise et de sable, de pépites de phosphore, de grains de potassium. Notre père, qui passait graduellement de la vie à la mort grâce à la racine vengeresse, ne s'occupait déjà plus de mes écarts de bonne conduite et du dérangement que je lui avais causé en m'élevant contre mes obligations d'enfant, c'est-à-dire contre l'immobilité et le mutisme. Au moment de sa mort, il ferma les yeux, et je pus enfin ouvrir les miens en toute quiétude.

Nous roulions toujours à travers champs sur la route chauffée à blanc par le soleil de juillet. Un parfum de conifères pénétra subitement dans la cabine de la voiture, puis des ombres fraîches de dimensions inégales vinrent frôler le velours des banquettes, car juste avant une série de rapides de la rivière Ouareau, la route s'engageait dans une étroite forêt de sapins et de thuyas. Posé sur le damier des champs de tabac et d'orge, leur vert sombre serpentait; la forêt s'approchait parfois des fossés le long du chemin, puis reculait, en sursaut, jusqu'au fond du paysage. La fraîcheur m'apaisa. Je fermai les paupières quelques instants.

\*

Quand j'ouvris les yeux, j'aperçus à l'orée des bois, aux abords de Rawdon, un jeune garçon en blouse ample portant des pantalons bouffants et de longues bottes, qui marchait vers la forêt, avec dans une main un panier qu'on aurait dit fait d'écorce, et dans l'autre ce qui me

parut être un petit couteau. Je compris bientôt qu'il n'était pas seul car, en fermant de nouveau mes yeux ensommeillés, je l'entendis appeler: «Mitrofanè! Iérofeï! Nadejda! Où êtes-vous?», et aussitôt arrivèrent des enfants. Des enfants russes, sans doute nés de parents qui avaient quitté leur pays pour venir s'établir à Rawdon pendant la Révolution. Les enfants cueillaient des champignons dans les bois.

Nourries par la fraîcheur des eaux tumultueuses de la rivière Ouareau, des forêts opaques séparaient les terres cultivées des étendues sauvages. Dans la lisière obscure des champs s'enfonçaient naïvement les enfants cueilleurs, comme des personnages de contes slaves et de *byliny*, ces chansons épiques qu'on illustre, là-bas dans leur pays, sur des coffres miniatures en papier mâché, avec des couleurs vives sur fond de ciel calciné. Tels d'adroits chercheurs d'or, ils décelaient dans l'épaisse croûte spongieuse du sol le bolet, la russule, le coprin, la vesse-de-loup. Ils ne semblaient nullement confondus par cet univers de lamelles, de tubes et d'alvéoles, aboutissement grandiose de la putréfaction végétale. Ils rejetaient les champignons amers, les glutineux, les pustuleux et les fétides. Leurs narines frémissantes, tout aussi sensibles que leurs pupilles, servaient de capteurs olfactifs: certains champignons dégageaient un parfum de savon; d'autres, une odeur de bouc; d'autres encore sentaient l'ail ou les bonbons anglais, la noisette ou la poire. Il y en avait de toutes les formes: ballon, crâne, phallus, chevelure, spatule, mitre, montgolfière, trompette, étoile; on en trouvait même qui avaient l'apparence des circonvolutions du cerveau. Les pieds, cannelés, renflés ou grêles, portaient des chapeaux gras ou secs, cireux ou crevassés, carapacés ou écailleux, dont les chairs, fermentées dans le creuset mouillé des bois, avaient une consistance le plus souvent fibreuse et dont la peau prenait des teintes insolites: jaune d'œuf tacheté de vert menthe,

acajou pustulé de soyeux cercles vermeils, ou rouge feu veiné de rose crevette; parfois vert cresson orné de crêtes d'un noir roussi, parfois orange brûlé strié de violet crépu et croûteux; ou bien ambre et safran, ou alors soufre et rouge cinabre. Certains déjà gisaient sur le sol, énormes et pitoyables, renversés par l'âge ou cassés par le piétinement des bêtes; ils se liquéfiaient, lames et chapeaux se changeant en encre noire, en lait cireux et nacré, en sang orange ou en gélatine ardoisée, et ne laissaient plus, après l'agonie, qu'une masse visqueuse, méconnaissable et repoussante.

Les enfants (il me sembla apercevoir parmi eux un garçon qui ressemblait à Joseph) s'avançaient dans un sentier étroit. Ils traversèrent une forêt mélancolique de bouleaux échevelés qui faisait vaguement penser à celle du domaine de Iasnaïa Poliana, la clairière lumineuse où habitait Léon Tolstoï, ou à celle de Melikhovo, chez Anton Tchekhov. Les arbres avaient l'apparence de cierges d'albâtre éclairés de l'intérieur, sur lesquels, dans le phosphore incandescent de l'écorce, les points d'attache d'anciennes branches, qui d'habitude dessinent sur le blanc du tronc des marques noires triangulaires, luisaient comme des braises sous le soleil d'été.

Toujours les enfants poursuivaient leur marche. Ils arrachaient parfois des morceaux d'écorce de bouleaux blancs qui pelaient en feuillets parcheminés et escadaient au passage de gros bouleaux gris poussés en touffes. Des mélèzes laricins finement dentelés, des sapins et des thuyas, des érables aussi, et des peupliers faux-trembles envahirent progressivement la boulaie frissonnante. Dans le sous-bois dense, des doigts-noirs, des oreilles-de-Judas, des fleurs-de-tan poussaient sur les souches moussues et les troncs pourris des arbres morts couchés dans l'humus par le vent ou la foudre; le crépidote mou, le dédale rugueux, la guépine rousse et le marasme fétide s'accrochaient aux fibres du bois en se

nourrissant de leur matière éteinte. Tout le décor de la forêt était soumis au pouvoir invisible des réseaux de filaments mycéliens enchevêtrés sous la couche terrestre. Systématiquement, les champignons dévoraient la pourriture des arbres.

Bien que sagement assise dans la voiture somnolente qui roulait, massive, sous un soleil de plomb, j'avais l'impression de suivre les enfants. L'étroit chemin forestier contournait maintenant un vaste marécage taciturne où se purifiait la lumière, où macérait le silence. Là, sur les rives cuivrées, dans les mousses veloutées, dans les sphaignes en décomposition et les tourbes spongieuses, entre le rose fuchsia des orchidées sauvages et le coton blanc des linaigrettes, fermentaient des champignons attirés par la proximité des eaux dormantes : il y avait, habitant le silence de l'immobilité, des cortinaires couleur de cannelle, des inocybes lacérés, des fuscoboletins des marais. Dans l'humidité roussâtre suintant des eaux croupissantes, les sphaignes acides, aseptiques, imputrescibles, contraignaient à une extrême lenteur toute décomposition, végétale ou animale. Elles retardaient indéfiniment la putréfaction, condamnant à une éternelle famine les armées nécrophages, panoplie de streptocoques, de staphylocoques et de bactéries tenue en respect dans la matière encore vivante, mais s'emparant du cadavre une fois la mort venue. La corruption des chairs ne surviendrait jamais ici ; les morts pourraient se conserver pendant des milliers d'années, comme les momies des tourbières au Danemark.

La lumière maintenant se voûtait au-dessus du marécage. Un rayon lumineux, happé par la moiteur immobile, flotta quelque temps dans l'air saturé. Puis, dévié par un filet de vapeurs jaunes suspendu au-dessus de l'étuve, il se jeta dans l'eau bourbeuse, illuminant au passage des algues microscopiques et faisant briller les nymphes d'éphémères et de libellules et les larves de

phryganes, pour ensuite s'enfoncer dans la vase et s'enliser dans les couches de sédiments en formation précaire sur les boues mouvantes du fond que fouillaient des vers à la recherche de débris organiques. La surface du marais, égratignée par les punaises d'eau — patineurs, ranâtres et corises —, reflétait le vol en rase-mottes des hirondelles à la poursuite des insectes; elles avalaient au passage de grandes tipules dégingandées, fragiles, effrayées. Des carouges aux plumes très noires arrivèrent en bandes et se posèrent sur de hautes herbes, faisant courber les joncs et les quenouilles au-delà desquels, plus haut sur la rive, deux enfants, Antocha et Louka, étaient en train de cueillir, en très grande quantité, des feuilles vertes de kalmias et de myriques baumiers, et des feuilles bleues d'andromèdes glauques, toutes vénéneuses pourtant, causant des vertiges, des nausées et même la mort. Pendant que j'observais avec étonnement la cueillette d'Antocha et de Louka, un autre des enfants s'avança vers la tourbière. En l'apercevant, un autre encore cria: «Matveï, non! Reviens!» Mais celui qui avait commencé de s'enfoncer dans le miroir noir du marais où plongeaient, renversés, la dentelle verte des mélèzes, les arceaux d'aulnes et le pourpre vieillissant des sarracénies insectivores digérant leurs proies, celui-là se laissa avaler par les eaux stagnantes où patiemment il fut englouti en silence, faisant à peine vaciller le reflet d'un héron immobile sur la berge. Je me mis à courir (où étais-je? dans la forêt? dans la voiture?). Je courais en hurlant et suppliant qu'on vienne en aide au pauvre Matveï — ce que personne ne semblait résolu à faire — lorsque je fus arrêtée dans ma course par une sorte d'apparition: une femme, sortie du fond du paysage comme un spectre errant, leva vers moi (elle me voyait donc?) des yeux d'un gris pur et murmura d'une voix extrêmement douce, avec un accent slave: «Il fut un temps où ne souriait / Que le cadavre heureux de son repos.» Comme je

ne comprenais rien à ce qui se déroulait devant moi, je me mis à observer intensément les enfants russes soudain regroupés autour du spectre (encore une fois, il me sembla qu'un sosie de Joseph se tenait parmi eux). Leurs yeux étaient baissés. Ils ne semblaient attentifs qu'au seul contenu de leur panier. Alors, je posai le regard sur leur cueillette.

La réalité des choses m'apparut brutalement : leurs paniers ne contenaient que des champignons vénéneux choisis uniquement, je le constatais maintenant, en fonction de la force de leur poison. On voyait la tête brun violacé des paxilles enroulées renversée sur le corps obèse, jaune sale, ferme et dur du sclérodérme vulgaire dont la chair noire dégageait une odeur métallique ; le lactaire toisonné, rose et raboteux, frangé de poils, exsudant un lait blanc, piquant et âcre, mouillait le chapeau mamelonné du cortinaire-à-moitié-rouge-sang qui sentait le radis ; le pied fin de l'amanite-à-voile-jaune frôlait la crête cannelle, en forme de selle de cheval, du gyromitre mitré ; les sphères verruqueuses de la vessede-loup candide s'immiscaient, comme des perles empoisonnées, dans la chevelure rouge pâle de la clavaire élégante. Le toxique entolome livide, au chapeau fendillé, aux lamelles de crème rose, à l'odeur de farine, garnissait tous les paniers. Et dans celui de Zoïa, la plus jeune des enfants, luisait, solitaire, le bel ange de la mort, l'amanite vireuse, lisse, blanche, d'une pureté et d'une délicatesse irréelles. Après l'avoir mangée, Zoïa mourrait dans les dix jours, mais resterait consciente jusqu'à la fin. Je songeai alors à Matvei, et compris qu'il s'était suicidé. L'eussions-nous repêché, recouvert de sphaigne puis abandonné là, son corps se serait momifié dans la tourbière et la misère dévorant son visage aurait traversé les siècles. Je ne cessai pas d'observer les enfants. Et je me rendis à l'évidence que, contrairement à ce qu'il m'était d'abord apparu, aucun d'eux ne portait de jolie chemise

brodée, de pantalon bouffant, de jupe fleurie ni même de bottes de cuir souple; ils étaient plutôt vêtus de vieilles vestes élimées, de pantalons râpés et troués, de robes déchirées, de bottes d'écorce ou de chaussures improvisées avec des bandelettes de tissus. Partout autour de moi, il n'y avait que des visages creusés, des chevelures hirsutes, emmêlées, ou retombant en longues mèches raides sur des joues émaciées et des yeux hagards.

Cette cohorte d'enfants faméliques subitement apparue dans une forêt paisible, au cœur d'un paysage totalement étranger à sa quête et à son drame, qu'était-elle au juste? Le présage d'un malheur à venir ou bien la révélation d'une réalité ignorée ou camouflée? Ou s'agissait-il de l'émergence d'une vision, vision qui appartenait à quelqu'un d'autre que moi-même, quelqu'un dont le pouvoir d'évocation était hors du commun? La cohorte était-elle réelle, ou constituait-elle le séjour temporaire parmi nous d'une image égarée dans le temps, image de famines, d'infanticides, de suicides d'enfants, représentation d'êtres mal aimés, d'enfances détruites, iconographie de la misère? Ou bien était-ce tout cela à la fois, concentré dans une hallucination venue d'on ne sait où jusque dans la paix champêtre de la lumière de juillet? Pourtant, la scène que j'observais me semblait bien réelle. Même la femme spectrale avait toutes les apparences de la vie. Debout au milieu du cercle des enfants, elle répétait tout bas: СМЕРТЕЛЬНАЯ ТОСКА «(Smiertelnaiia toska) ... Tristesse mortelle.» Elle était grande et mince, avait une peau très pâle, une chevelure sombre coiffée en chignon bas sur la nuque et un beau visage osseux, aux pommettes saillantes, où la tristesse voilait le gris lumineux des yeux en amandes. Elle portait une robe blanche à motifs noirs et un collier de verroteries. Son profil pur au nez aquilin, son port altier m'inspiraient une sorte de vénération.

Du milieu du cercle que formaient les enfants rachitiques dans la clarté ocre du marécage monta tout à coup

la voix fébrile de la femme spectrale. Ses yeux gris se posèrent sur le regard incolore des orphelins, et elle leur dit, en montrant du doigt un détour du sentier: «!НАДЕЖДА ВСЕ ПОЕТ ВДАЛИ (*Nadejda vsié poïet vdali!*) ... L'espoir chante au loin!» Elle répéta: «Au loin! Au loin!» Les enfants ont regardé là-bas, au fond de la forêt, et pendant qu'ils tendaient l'oreille en scrutant le lointain, elle a dit pour elle-même, dans un souffle, fatiguée: «Non, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre qui souffre. / Souffrir ainsi, je ne l'aurais pas pu. Et que les draps noirs recouvrent / Ce qui est arrivé. / Et qu'on emporte les lanternes... / Il fait nuit.»

Deux enfants, Fedia et Savvine, s'étaient remis en marche les premiers. Leur tête trop lourde pour leur corps décharné dodelinait au rythme de leurs pas et dans leur visage fou, au fond d'orbites creuses, leur regard brillait comme celui de loups affamés. Les enfants russes pénétrèrent lentement dans une haute futaie, voussue et sonore, où de grands arbres au tronc tortueux jetaient vers le sol des pénombres tristes entre des raies de soleil mordorées. La mélancolie de ce paysage était telle que l'immensité morose et solitaire de la Russie, sa brutalité déroutante et la puissance de sa nostalgie s'y trouvaient toutes contenues, fidèlement inscrites dans les inflexions de la lumière blessée et dans la force aveugle des fûts géants. Le sentier se redressa tout à coup. La forêt devint plus aérée. Une clairière sembla s'ouvrir où les enfants entrèrent avec lenteur. On entendait dans le lointain des chants religieux, des vêpres sans doute, litanies montant dans le soir proche, limpides et flûtées, aux modulations riches quoique moins éthérées, moins pures, moins raffinées que le chant de la grive solitaire qui, au loin, soulevait à l'infini la voûte du ciel illuminée par les lueurs vespérales. Une voix chavirante à la texture angélique s'échappa des chœurs et s'éleva, claire, aiguë, droite comme une fumée dans un froid d'hiver sans vent. Quelque chose se dessina alors entre les grands arbres de

plus en plus clairsemés, quelque chose qui ressemblait à de hautes ruines avec des arches de pierres écroulées, des trouées taillées en ogive, des carcasses de vitraux éclatés, restes de splendeurs passées, de cathédrales gothiques au fuselage étroit, semblables aux abbayes grugées par le temps et l'humidité des forêts dans les toiles de Caspar David Friedrich. Quand les enfants se furent approchés davantage, ils pensèrent qu'il s'agissait d'une église russe aux bulbes à demi effondrés. L'espace d'un instant, les yeux creux et cernés d'Afanassi brillèrent: il avait cru reconnaître les bulbes en éclisses de bois dépeint de l'église de Glotovo, son village. Ou n'était-ce pas plutôt ceux, d'un bleu clair étoilé d'or, de la cathédrale de la Dormition à Zagorsk d'où venait Sergueï — dont le prénom avait été choisi en l'honneur de saint Serge de Radonège qui fonda le monastère de la ville au XIV<sup>e</sup> siècle? Ou alors était-ce l'église de Kazan à Kolomenskoïe, lieu de naissance de Nastenka? Mais peu à peu la silhouette abbatiale s'estompa, disparut. Elle n'était qu'hallucination provoquée par la faim. Après qu'elle eut sombré dans le soir naissant, il ne resta plus, à sa place, qu'une construction terne de bois pourri, une petite laire de campagne, isolée, inhospitalière.

Un moine sortit dans la forêt. En raison de sa petite taille, je crus qu'il s'agissait d'un nain, mais une fois à proximité, je vis que c'était un enfant. En Russie, les monastères orthodoxes recevaient de jeunes aspirants, la plupart du temps très pauvres; on leur donnait une vieille tunique noire, élimée, trop grande pour eux, qu'on ceinturait d'un cordon de chanvre. Partout dans le pays, on trouvait de semblables laires, îlots de superstition, d'ignorance, de persécutions et d'illuminations mystiques, d'où était issu le pape du village qui, chevelu et barbu, hirsute, vêtu d'une soutane rapiécée, condamnait la faiblesse de l'âme russe, proférait des menaces divines contre la chair dominant l'esprit et implorait, transi et

extasié, le pardon d'une icône noircie par la suie et éclairée par une veilleuse. La véhémence de sa condamnation et la terreur qu'il inspirait à ses fidèles trahissaient souvent sa propre dépravation. Raspoutine était moine. Staline le fut aussi, de l'âge de neuf ans jusqu'à la vingtaine.

L'enfant-moine s'évanouit comme un mirage. Les visions n'en finissaient plus de se succéder dans le crépuscule des grandes forêts oubliées. Nous approchions de l'heure entre chien et loup. La laure s'était subitement transformée en un refuge d'ermites.

C'était un ermitage de vieux-croyants, des *raskoloniki*, descendants de fidèles orthodoxes russes devenus anachorètes depuis le schisme religieux (le *raskol*) du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. L'ermitage de la forêt de Rawdon ne comportait qu'une seule isba dont les fenêtres s'éclairaient maintenant; à l'intérieur, on avait enflammé une mèche faite d'un long copeau de bouleau et on se préparait pour le repas du soir. La porte s'ouvrit et un couple de vieux-croyants sortit dans la lumière calme du couchant; ils étaient habillés de chanvre grossier et portaient des sabots doublés de sphaigne sèche. Ils s'assirent sur un banc de bois. Ils y déposèrent leur nourriture: un plat de pommes de terre et d'oignons séchés, un plat de pignes et deux bols de sève de bouleau. À la vue des aliments, les enfants russes se hâtèrent vers l'ermitage. Mais les *raskoloniki*, effrayés par la horde squelettique, prirent la fuite et tout disparut sans laisser de trace.

À mesure que la nuit s'infiltrait dans un ciel déchiré et rougeoyant, la persistance des visions devenait de plus en plus précaire; les mirages provisoires se changeaient en éblouissements éphémères, insaisissables. Une brume légère, mauve, traînait entre les grands arbres. Les enfants avancèrent encore de quelques pas dans la clairière, puis sagement s'assirent dans l'herbe et les fougères-aigles en un grand cercle irrégulier. Chacun se mit à

manger consciencieusement le contenu de son panier : paxilles enroulées, sclérodermes vulgaires, lactaires toisonnés, cortinaires-à-moitié-rouge-sang, amanites à voile jaune, gyromitres mitrés, vesses-de-loup candides, clavaires élégantes, entolomes livides, amanites vireuses, feuilles de kalmias, de myriques baumiers, d'andromèdes glauques. Impuissante, la femme qui les accompagnait se tenait à l'écart (je vis, me sembla-t-il, Joseph assis tout près d'elle). Elle fixait les ors rouges du ciel au-dessus de la clairière.

Blêmes, épuisés, les enfants commençaient à devenir transparents comme des fantômes. On aurait dit les âmes mortes des serfs que Tchitchikov achetait comme gage d'emprunt dans le roman de Gogol. Au cœur du soir violet, la voix chevrotante de Modeste entonna : « Debout les damnés de la terre », puis il s'évanouit. Volia et Maxime poursuivirent : « Debout les forçats de la faim », puis abandonnèrent. On entendit vaguement Raïssa, Stepan, Ivan et Dimitri prononcer : « Nous ne sommes rien, soyons tout. » Olga et Dusïa, Lioubov et Maria achevèrent dans un souffle d'agonie : « ... Sera le genre humain. » Zoïa n'était pas morte ; le poison de l'amanite vireuse lui brûlait l'estomac et le cerveau. Elle se mit à crier : « Là ! Là ! Regardez ! La maison de la Baba Yaga ! Sauvez-vous ! Elle va venir ! Attendez-moi ! » Zoïa voyait foncer vers elle l'isba pointue montée sur des pattes de poule que la sorcière faisait courir sous elle — car elle-même ne possédait que de longs os à la place des jambes — et qui lui servait à la fois de maison et de four pour faire cuire les enfants qu'elle broyait ensuite dans un mortier avec un pilon de fer, pilon qu'elle enfourchait la nuit pour survoler la Terre, comme ailleurs les autres sorcières, un balai. La vision de Zoïa s'évanouit dans l'obscurité avec un grand fracas : la clairière maintenant invisible dans la pleine nuit sembla secouée par une violente secousse sismique ; elle vibra, se souleva dans le noir et absorba

tous les enfants, morts ou agonisants. Elle devint colline, puis se mua en un mont caillouteux. Un mont chauve, comme celui qui porte véritablement ce nom et qui domine le Dniepr au sud de Kiev, ce mont où, raconte Nicolas Gogol dans *La Nuit de la Saint-Jean*, les sorcières tiennent un sabbat à la mi-été. Le rocher cessa soudain de trembler. Sa crête était noire sur fond bleu de nuit. Il me paraissait majestueux, invincible. Je me souvenais du mont Chauve dont mon père — j'ignore comment il connaissait cette légende — me parlait avec insistance, jouissant de l'effroi qu'il voyait surgir à chaque fois dans mes yeux. Et voilà qu'au moment même où ce souvenir me revenait à l'esprit, j'entendis la terrible musique de Modeste Petrovitch Moussorgski et je compris que l'horreur ne me serait pas épargnée: le mont, en se déployant, deviendrait l'immense démon aux yeux de lumière dont la seule évocation me terrifiait. Il ouvrirait son manteau rocheux d'où glisseraient dans la nuit de la Terre les morts, les spectres, les squelettes et les monstres, fantômes de ces enfants qui tout à l'heure cueillaient paisiblement des champignons sous la frondaison verte des forêts de Rawdon. Je fermai les yeux afin de conjurer le sort, afin que le démon du mont Chauve, qui tant de nuits m'avait enfermée dans les cauchemars et condamnée ensuite à de terribles insomnies, n'apparaisse pas dans la forêt des jeunes morts.

Le temps s'écoula. Le calme progressivement ankylosa ma tête, alors que debout sur la terre glacée de la nuit je dormais déjà, pour oublier et pour m'enfuir. Je sentis sur mon visage et mes mains des étoiles froides et mouillées. Je sentis le parfum délicat des cheveux de la femme spectrale. (Joseph semblait avoir disparu.) Elle m'avait prise dans ses bras. Elle me dit: «Desneiges, connais-tu Pouchkine? "Écoute: Une neige fine commença à tomber, puis soudain, elle se déversa en gros flocons. Le vent se mit à hurler; la tourmente se dé-

chaîna. En un instant, le ciel ténébreux fut noyé dans un océan de neige. Tout disparut. "»

\*

Quelqu'un m'épongeait le visage avec un linge glacé. J'ouvris les yeux. Je vis le bleu crayeux du ciel chavirer au-dessus de moi étendue sur le sol. Un visage s'interposa: c'était celui, clair, anguleux, d'une femme inconnue aux longs yeux gris qui répétait: «Repose-toi. N'aie pas peur. Ne bouge pas.» Mais reprenant peu à peu mes sens, je tournai la tête et aperçus, gisant sur le sol, entre mon père et ma mère blessés et pleurant, le corps inerte de Joseph. Il ne montrait aucune plaie. Comme les tourbières conservent l'intégrité de leurs momies, la mort l'avait pris intact.

Je n'ai jamais connu les causes et les circonstances exactes de l'accident. Aujourd'hui encore, comme ce fut le cas tout au long de ma vie, je me demande s'il n'a pas eu lieu simplement pour que Joseph pût enfin fuir, pour qu'il pût désormais se soustraire à sa soumission obligée au monde des vivants. Né entre les parois infranchissables, insurmontables, que sont toujours les parents, petit être vulnérable tiré du néant par le seul caprice de la reproduction et condamné à apprendre l'usage de notre monde étroit, il avait refait en sens inverse le passage de l'inexistence à l'incarnation imposée, et il s'en était allé dans la forêt des jeunes morts. L'idée (dont je tentais sans cesse de me convaincre) que Joseph avait délibérément détourné mon attention en faisant apparaître des enfants à l'orée d'un bois et en absorbant ma conscience dans un rêve, et qu'il avait ensuite réussi à inverser la flèche du temps, à retourner en deçà de l'origine de sa vie, comme un Ange exterminateur abolissant sa propre image, me consolait de sa disparition, de son absence, de sa désincarnation. Car naître, me disais-je, pourquoi naître? La Terre n'a même pas, n'a surtout pas besoin de nous.

---

*Ce texte de fiction constitue une sorte de volet, d'excroissance, complétant l'essai intitulé « La tentation de l'ermitage », paru dans le numéro 226 de Liberté, août 1996.*